

VOTE

Jacques M.
Arnault



FRATERNITE

EQUALITE

LIBERTE

SECURITE

CROQUEMERLE
- SUR - GAZON



Croquemerle-sur-Gazon



Du même auteur :

Destinées ou fatalité

Lotte Lascaux, une secrétaire Franco-Allemande

18 ans en 1940, le jour de l'armistice

Orages et Arcs-en ciel, (saga en trois tomes)

L'enfer, c'est fini, plus jamais ça

Entre deux orages

Résistances et libération

Jacques M. Arnault

Croquemerle-sur-Gazon

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2152-4

Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*Les gens qui ne veulent rien faire de bien
n'avancent à rien et ne sont bons à rien*

Beaumarchais

Sommaire

Croquemerle-sur-gazon	15
Parlons un peu de Croquemerle	19
Rappel de notions simples de politique et d'économie.....	23
Recettes de cuisine électorale	33
Un maire pour la ville	45
Le retour de Topela Tartempion	53
Retour aux urnes et revoici le revoilà	65
L'alternance en habit de conseiller général	69
Quelques réflexions sur le théâtre classique – Les tréteaux hilarants	73
Le temps des élections	93
La Foire au Marché.....	97
L'importance du marché.....	105
La profession de foi	115
Des fausses droites et des gauches fausses	119

Salut l'artiste	123
Une élection n'est jamais gagnée d'avance	131
Les préparatifs de l'élection d'un conseil municipal.....	133
Joseph Doute-Placide, sollicité	137
Une galerie de portraits	155
La veille du grand jour	165
Aux élections municipales « Croquemerle pour tous ».....	169
Préambule à un plan de campagne d'élections municipales.....	171
Les résultats de l'élection.....	173
Si l'on parlait un peu de Doute-Placide, nouveau conseiller	177
Mode particulier de désignation des adjoints....	181
Au lendemain de l'élection	187
L'arrivée de la cousine	191
Au propos de la démission de Lamda	195
La mise au placard du secrétaire-général.....	199
Quid ? Peut-on croire en une intelligence collective ?	201
Avec ou sans gènes	203
Les méfaits de Jessac	205
J. Doute-Placide rue dans les Brancards	209
Les problèmes cruciaux de l'avenir de Croquemerle.....	211

La grande mode des associations.....	217
Convocation du conseil pour un projet majeur.	221
Rassemblement et défilé	271
Jarnac ose relancer Josette	293
Dans le vent de l'histoire	301
Le ras-le-bol de quelques conseillers.....	303
Jessac, Marquis d'opérette.....	309
Deux projets en gestation.....	315
Projet de cénotaphe.....	325
A la recherche du temps perdu	331
L'épilogue au tribunal administratif.....	333
Une gauche singulière et une droite qui va de travers.....	335
Des exemples qui ne sont pas bons et ne sont pas à suivre	337
Les dernières nouvelles de demain	341

Croquemerle-sur-gazon

Ami lecteur, ne cherchez pas ce nom dans un répertoire, dans un annuaire ou sur une carte de géographie, sur Internet. Si la petite ville, dont il est question dans cet ouvrage, est virtuelle, les faits relatés, les situations rencontrées en relation avec des individus que vous rencontrerez au fil des pages de ce livre ne vous seront pas étrangers. Si certains traits sont proches de la caricature, voire du ridicule, vous pourrez en découvrir de semblables, en maints endroits, lors de vos rencontres obligées ou fortuites, quelque part dans une de nos provinces. Les hommes, dans l'observation de leur physique, de leur caractère et dans leurs comportements se ressemblent assez souvent, par mimétisme ou par leurs instincts grégaires. Certains traverseront notre vie comme des météores pour laisser peu de souvenirs de leur passage dans nos vies, tandis que, nous en côtoierons de lumineux en intelligence, en toréadors pour le clinquant, ou, sous d'humbles vêtements, plus effacés, estampillés du sceau de la sagesse. L'observateur, à son poste, l'esprit ouvert est invité à ne pas confondre la discrétion polie avec la dissimulation hypocrite. Le fourbe, gourmand qui part

à la conquête d'un pouvoir jaloux a maints visages, pour en tirer à votre détriment quelques bénéfiques. En évoquant, La Bruyère qui s'était penché sur ses contemporains, pour les portraiturer, on peut s'en tenir aux aspects amusants, des spectacles donnés par nos congénères, pour en sourire ou mieux en rire, ce qui est revigorant pour notre tonus cérébral. Sans doute aurait-il fait le choix de quelques modèles d'aujourd'hui, à nuls autres pareils, pour les clouer au pilori.

Devons nous nous plaindre, le plus souvent, de pas être toujours bien informés ? alors que, nous succombons, sous le poids des nouvelles diffusées par les médias, souvent contradictoires. Nous ne savons pas mémoriser les faits essentiels à nos besoins, en faire le tri pour garder en mémoire plutôt l'utile que l'exceptionnel.

Nous succombons sous le joug des mensonges diffusés par des politiques, par des journalistes qui font de nous des désabusés. Le moyen le plus simple d'échapper aux désenchantements, hormis le fait de nos travers partagés, est de reconnaître en bonne part le monde buvable pour justifier notre plaisir d'y vivre en société.

Nous sommes gouvernés notre vie durant par les trois « P ».

La Psychologie science évolutive, par essence inexacte, étudiée selon les règles de la physiognomonie, reléguant lors des fréquentations de nos semblables, la réflexion au stade second de notre mental. Elle attire par ses faux attrait, nombre d'étudiants insouciant, imperméables aux données de la science et des mathématiques.

La Politique dont il sera beaucoup question dans ce livre aux fondements mal maîtrisés par ses adeptes et leur amateurisme.

La Philosophie qui s'octroie le titre de science de la sagesse, une vertu acquise par ceux qui ont pris de l'âge au fil du temps, sans garantie pour autant d'y pouvoir parvenir.

On observera que les trois « P » peuvent se fondre en théories élaborées par des maîtres à penser dans des ouvrages ésotériques, difficiles d'accès au commun des mortels. Il ne faut pas, pour autant condamner, ce que l'on ne peut soi-même clairement concevoir, lorsque ces domaines qui nous dépassent sont explorés avec bonheur par des exégètes.

Cet ouvrage n'a eu d'autre prétention que d'avoir permis à son auteur de se distraire en l'écrivant, d'avoir occuper ses méninges pour faire profiter ses lecteurs, non de son expérience de la vie, par essence intransmissible, mais pour affiner leurs regards sur les individus qui meublent l'environnement pour en tirer des enseignements bénéfiques.

Parlons un peu de Croquemerle

Dans le bon vieux temps ressuscité par l'auteur ne remontant pas au déluge, la petite cité de Croquemerle-sur-gazon portait le joli nom de Croque-Grives. Dans une époque faste, l'oiseau faisait la joie des écologistes qui s'en gavaient et s'en délectaient avec cérémonie, en cachette. Gourmets, plus que gourmands, ils aimaient humer le fumet qui se dégageait de la bestiole, avant de la désarticuler, ailes et pattes, du bout des doigts pour la grignoter avec sa farce, une serviette sur la tête retombant sur le rebord de l'assiette, dans la tradition landaise de goûter l'ortolan. Bien sûr, ce passereau dentirostre migrateur au plumage roux ou gris tacheté, au ventre blanc semé de noir n'était pas présent toute l'année, mais au début de l'automne, lors de ses passages à la recherche du gui et de baies sauvages pour en faire son ordinaire. On sait qu'il en existe plusieurs espèces : la draine, la litorne, la mauvis, la grive musicienne ou grive commune. La chasse de la bestiole, à la glu, était un des loisirs de ce temps réservé aux plus aisés, tandis que, ceux qui l'étaient moins ne pouvaient plus trouver dans leurs assiettes que des merles piégés sur leur gazon. C'est ainsi que

naquit le proverbe : « faute de grives, on mange les merles ».

Croque-Grives était une bastide du moyen âge, en forme de gros bourg protégé par des fortifications. C'était alors la mode de s'enfermer pour résister aux attaques des envahisseurs venus d'on ne sait où, pour s'approprier les biens du lieu, s'en prendre à ses habitants, voire abuser de leurs personnes. On appelait les indigènes de ce pays, les Croquegrivois, tandis que, la gent féminine polissonne portait le nom gentillet de Croquegrivoises.

Au temps de Rabelais et de François Villon, les gens du cru étaient d'une grande gaieté. Ils étaient très épris de toutes les libertés dont certains abusaient déjà, confondant la grivoiserie autorisée et la grivèlerie pour en composer un subtil mélange. Cette époque, on le voit n'était pas très différente de la nôtre, nourrissant des gibiers de potence dont notre société permissive, aujourd'hui, ne sait que faire pour s'en débarrasser. La cité, à cette époque, sans y perdre tout à fait son âme, avait souffert de sa réputation, sans être condamnée, comme Sodome, au châtimement de la destruction par les feux du ciel. Les autorités de l'époque pour sauver ce qui pouvait l'être encore imposèrent un changement de nom, après avoir sollicité les avis des manants ravis de jouer un bon tour aux nantis. Comme les grives étaient devenues plus rares, pour avoir goûté les cépages de Provence, face aux merles devenus plus nombreux, la logique du changement de nom s'imposait.

Afin d'opérer une nette distinction entre un passé révolu et un avenir prometteur, il fut alors, dans le même temps, décidé d'un nom à donner aux habitants du futur Croquemerville. Alors se posa un dilemme.

Comment faire pour bien choisir entre Croquemerlois, Croquemerlais, Croquemerleux ? Bien sûr, comme en toute discussion, le pour et le contre avaient été évoqués. Ces jeux de mots avaient provoqué des monceaux d'éclats de rire. La phonétique en avait pris à son aise au point de choquer l'oreille et la bienséance, bien avant que, les Croquemerlais ne l'emportent sur les Croquemerlaïses dont on avait exceptionnellement demandé les avis dans les alcôves. Les Croquemerleux avaient été éliminés d'office depuis que de mauvais esprits d'époque appelaient coqs merdeux, les séducteurs avérés, plastronnant, pour épater les filles, les soirs d'été installés aux tables des cafés.

Croque-chose aurait pu être magnifiquement situé au carrefour de routes qui mènent toutes à Rome ou bien à Saint-Jacques de Compostelle. Nombreux à l'époque, étaient les voyageurs qui se rendaient en Galice, faisant une halte au pays, avant de franchir un port des Pyrénées. L'expérience de ces rencontres des gens du cru, avec des inconnus, donnèrent plus tard aux dirigeants de la cité, l'idée d'organiser les représentations annuelles d'un folklore international.

En dehors de l'implantation géographique de la bourgade, il est bon de signaler son climat sympathique bénéficiant de gais rayons de soleil et de joyeux clairs de lune où il fait si bon vivre, sans brouillards oppressants ni neiges persistantes, ni vents dominants, pour trop vous décoiffer lors de vos sorties.

Un peu d'imagination rétrospective redonne à la ville imaginaire, les aspects d'une cité en un temps remarquable au plan commercial par le nombre et la variété de ses commerces qui se succédaient dans la

grande rue, avant de déboucher sur les endroits toujours recherchés comme la mairie, la poste, l'église, et le petit endroit. En bref, la ville est devenue simplement banale, comme le sont aujourd'hui nombre d'endroits pour y faire une halte.

Les habitants du lieu sont des gens, dans l'ensemble raisonnables et sympathiques, comme le sont les prudents de tous pays, avec leurs préoccupations, dans leurs relations familiales, amicales et autres, nourries de leur atavisme. Le caractère moutonnier des gens du cru, si manifeste en bien des endroits, n'a rien de très original. Ils aiment, alors, à se retrouver les jours de fête et de marchés, pour profiter de l'environnement naturel ou jouer à la pétanque.

Les sites touristiques dans l'environnement sont chargés d'histoires romaines et gauloises. Les environs sont superbes et nombreux, peuplés de gens pratiquant l'élevage de bovins, de moutons et de quelques volailles, faisant pousser des céréales dont le maïs. Dans les restaurants, le canard à la table de l'hôte offre ses magrets ou ses aiguillettes, tandis que, son foie concurrence celui de l'oie. Ici le canard, à la une, est devenu roi de la presse locale, comme fétiche habilité à en faire ses petits.

Rappel de notions simples de politique et d'économie

Boire, manger, se loger, se vêtir, furent depuis les origines de la création de notre monde des problèmes majeurs posés aux hommes par suite des conséquences du péché originel. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » avait tonné le créateur, s'adressant à notre grand-père Adam. Ce commandement auquel peu de gens peuvent durablement se soustraire fut recensé dans le premier fait économique posé par le travail obligatoire, sous ses multiples formes, aux fins de pouvoir satisfaire les besoins essentiels.

La théorie économique, aujourd'hui, professe que l'homme est insatiable, à l'exclusion de la race des ermites, dont on ne parle guère, parce qu'ils sont des sages et que la sagesse est ennuyeuse en dépit de son image d'Épinal. On a baptisé « Homo economicus, » l'individu banal, encore identifié sous le nom de consommateur « bêta ». Pouvant être producteur ou transformateur de quelque chose. Alors, ignorant ces choses essentielles des peines et des souffrances à partager, il est devenu exigeant, voulant toujours plus, pour donner le moins possible de lui-même. Le

paradoxe est que « l'homo economicus » se trouve souvent confondu dans « l'homo égoïstes » le regard planté sur son nombril, étonnamment généreux lors d'actions ponctuelles, libératrices de bonnes intentions avec ouverture concomitante d'un portefeuille.

Dans cette contradiction, les gestes ostentatoires sont relayés par les médias, assistés d'artistes qui se font de la publicité ou se refont une virginité dans le classique « à votre bon cœur, messieurs et mesdames, dans le vent de « la charité business » toujours à surveiller, au nom du « principe de précaution » pour ses dérives. La formule possède, parfois, les dimensions d'une entreprise procédant à ses propres études de marché, suivies de campagnes publicitaires finalisées par l'usage de listes nominatives, répertoriant les noms de tous ceux qui ont la réputation d'avoir bon cœur. Dans la société idéale, en termes d'échanges, on ne devrait recevoir en valeur ce que l'on a donné, mais sans doute est-ce trop simple pour être compris du plus grand nombre.

Dans les premiers temps, les individus devenant chaque jour plus nombreux s'étaient regroupés au sein de leur famille naturelle ; puis, dans des clans élargis par de nouveaux apports. Avec la naissance des villages et des villes, nos ancêtres découvraient la nécessité de créer des communautés d'intérêts à vocation économique. Alors s'imposa la décision pour donner des responsabilités à qui semblerait le plus à même de décider du sort commun. Le pouvoir naissant du chef devait s'affirmer par des traits de caractère pour faire respecter son autorité. Il fallut longtemps palabrer avant de définir les règles non écrites des us et des coutumes, comme il est dit, avant

qu'elles ne soient répertoriées, dans les divers codes régissant notre société actuelle. Le fait économique s'est progressivement inséré dans la politique pour proposer et décider des solutions à donner à tous les problèmes posés à nos communautés.

Les hommes de tous les pays, naturellement insatisfaits, en raison du niveau de leurs richesses ou de leur indigence ont épuisé tous les systèmes possibles de gouvernements par la création de régimes différents fondés sur l'aristocratie, la monarchie, la dictature, l'oligarchie, la république et ses variantes. Ils ont parfois existé ensemble pour souvent s'affronter, lors de conflits d'intérêts ou de prééminence pour fournir aux historiens de la matière pour en expliquer les origines et dénoncer les absurdités. Montesquieu a bien essayé d'éclairer nos lanternes, en se penchant sur la vaste confrontation des idées sur le sujet qu'il a résumé dans son livre de « L'Esprit des Loix. » Mais ne remontons pas au déluge, pour nous en tenir à l'actualité de nos mœurs politiques qui se réfèrent au temps présent.

Préalablement, il convient d'expliquer que le représentant d'un pays peut se montrer tête nue, coiffer un haut-de-forme, un képi, ceindre une couronne. Il peut selon les modes détenir, peu ou prou, l'ensemble des pouvoirs. Plus la constitution, d'un pays est robuste, plus confortable est généralement sa position de responsable. Il en est de même des républiques, parfois chétives. Dans ce cas, il se trouve généralement quelqu'un pour suggérer leur révision.

De nos jours, la nôtre se confond dans la « démocratie » qui a le vent en poupe. Pour mémoire, elle est le régime politique dans lequel le peuple exercerait, dit-on, sa souveraineté. Qui pourrait oser

dire qu'il n'est pas démocrate sans rougir de honte sauf à se prétendre républicain. Pour être clair, s'il y a une nuance entre les deux propositions, c'est que l'on est au pays de l'oncle Sam. En France, les deux sont confondus dans la moelle de la citoyenneté. Un communiste de nos jours, privé de sa maman O.U.R.S veut l'être plus que tout autre, sans vouloir pour autant renier sa filiation partisane à une dictature communiste. Pour cela, le barbu Hue avait tiré « à dia » dans sa logique. Dans le passé, cela n'eut pas (marché), avait dit l'homme de la rue, son prédécesseur. Pensait-il, à hue en même temps qu'à dia. De mon époque, aurait-il dit, mes cellules (neurones) m'interdisaient de penser, à hue et à dia, en même temps.

Pour ne plus entendre les mots éculés de droite, gauche, droite, gauche, les Français n'auraient d'autres alternatives que de se réfugier au centre, répètent les bons calculateurs de moyennes. Alors de chaque côté de la ligne médiane, c'est blanc bonnet et bonnet blanc, bien moins risqué de prendre parti. Ce fait démontré, plus besoin de se marier pour l'anecdote. Avec la suppression du service militaire mettant chacun, du moins un temps, au pas cadencé de la gauche, gauche, droite, droite, les deux mots martelés par les godillots du troupier finiront bien un jour dans les poubelles de l'histoire.

Mais revenons en à nos gouvernants. Le premier rôle échoit au Premier Ministre nommé par l'autorité suprême qui doit se faire aider, parce qu'il ne peut pas tout faire. On ne peut être, à la fois près du four et au moulin. Il fait alors le choix d'amis proches dans les structures de son parti, pour l'aider dans sa tâche. Dans ses vues du moment, il leur confiera un

portefeuille, ce qui est toujours intéressant pour qui le reçoit. Un portefeuille a une utilité pratique, je ne vous le fais pas dire. Quant au talent, il est acquis à l'homme de l'ombre, son directeur de cabinet, fonctionnaire de carrière. Il peut selon les modes détenir, peu ou prou, l'ensemble des pouvoirs.

Des politiciens originellement obscurs, à leur naissance, ont commencé petit pour devenir grands par leurs appétits. En premiers rôles, ils ont débuté dans le métier en jouant les utilités, inconnus au plan national. Localement, n'étant pas foncièrement antipathiques, ils ont pu faire leurs preuves pour être réélus. Combien de mains ont-ils serré, jouant du regard franc ou oblique pour engranger un capital de sympathie, souriant à tous et à toute heure, pour distiller les promesses à flots de paroles, devant un auditoire et distribuer les prébendes aux amitiés particulières. Certaines seront tenues, par nécessité, selon la formule qui règle le clientélisme, fondé sur l'indispensable mémoire, des faits et des dits, pour ne pas compromettre la réélection. Si la versatilité est la première qualité de l'électeur, ce n'est pas mauvais pour la démocratie, puisque de temps à autre, maigre consolation, on peut balayer devant sa porte et faire le ménage.

Les candidats, sans trop vouloir pousser les investigations, souvent décevantes à leur sujet, avant la lettre sont, de deux types caractérisés. Il y a le premier habité par la foi qu'il a dans son destin pour se dévouer à une cause et mettre un point d'honneur à ne pas concevoir la charité simplement au service de lui-même. Le second, sans état d'âme et sans scrupules, a le souhait d'obtenir un pouvoir, pour recevoir des honneurs et au passage profiter de gros

avantages subsidiaires tels les frais de représentation, de secrétariat parfois coûteux, lorsque la secrétaire aux jolies jambes part dans la foulée à la conquête du conquérant.

Au sein du groupe représentatif de la cour du monarque modèle réduit, lorsqu'il est républicain, peuvent naître des luttes intestines entre les raisons des plus forts et la morale des plus faibles, sans pour autant assurer que ceux qui en font fi, puissent toujours heureusement l'emporter.

Pieux discours que cela, dit notre homme, affirmant qu'un bon tien vaut plus que deux, tu l'auras.

Certains hommes politiques s'entourent de conseillers, comme autrefois les Etrusques et les Romains qui consultaient les aruspices. Si le présage était bon, c'était de bonne augure. Ils peuvent avoir également des égéries pour les consultations de la nuit, lorsque le sommeil paradoxal leur délivre des solutions aux problèmes de la veille, à mettre au net, pour en débattre au début des ébats de l'aube. Il est reconnu, à ces égéries, parfois des qualités intuitives de diseuses de bonne aventure.

Innombrables ont elles été ces femmes de bon conseil et un peu plus que cela. Certaines ont joué un rôle plus actif dans notre république. Si l'on a pas toujours retenu leurs noms, certaines cependant sont passées à la postérité, comme Madame Stenheil, présente à l'Elysée lors du malaise fatal du Président Félix Faure ou bien Madame de Porte, l'amie de Paul Reynaud devenu Président du Conseil de la IVème république qui termina sa carrière dans un platane. Naturellement, on peut moins bien reconnaître moins bien les locales, parfois épouses légitimes, dont la

réputation ne dépasse pas les limites du chef-lieu de canton. Ce sont des mouches de coche qui, virevoltant autour du cocher, tentent de l'influencer en lui indiquant la route à suivre lorsque c'est le plus souvent un chemin de traverse. Elles aboutissent en tant que mères putatives à accoucher d'un être hybride, sans caractère à la maison prêt à compenser, ce qu'il perd chez lui pour retrouver à l'extérieur un peu son équilibre.

Nous savons bien qu'il faut un balancier au funambule pour lui éviter de choir. Il paraît alors souhaitable de privilégier la séparation des pouvoirs avec l'édile en sa mairie et Madame à sa vaisselle, ou bien vice-versa. Alors, tout deviendrait clair pour que chacun s'en trouve satisfait.

* Quelques politiques adorent les débats d'idées sans intention de faire la moindre concession pour aboutir à un consensus. Ils sont obnubilés par l'idée de progrès pour fonder leur conviction, en contradiction totale avec leur dogmatisme affiché aux relents passéistes, comme tous les marxissants, vendeurs de rêves. L'utopie ne fait-elle pas partie de leur fonds de commerce, noyé dans le progrès magique, source de malentendus, lorsque tout semble devoir bouger pour du pareil au même. Le « sans le sou » d'aujourd'hui ne sera pas plus riche demain qu'il ne l'était hier. Celui qui a pu le devenir, échappant à sa condition d'assisté ou par héritage, cachera ses écus ou ses euros, souhaitant donner de sa poche, s'il est généreux, plutôt que de laisser écorner sa fortune ou ce qu'il a économisé pour en être privé, par les professionnels de la grande redistribution.

On notera que les bénéficiaires de nouvelles libéralités ne seront pas demain satisfaits pour autant.

Ils continueront à défiler, à tendre la main, prisonniers du système qu'ils ont contribué à installer, comme des diabétiques dépendants de l'insuline. Tout ne pouvant s'accomplir dans l'instant, sera la bonne excuse de leurs dirigeants. On amusera le bon peuple avec des gadgets. L'homme étant insatisfait de nature prétend l'économiste, il apparaît dans ce constat que le nombre de pauvres relatifs sera toujours plus élevé que celui des gens qui sont ou se croient riches. Ces derniers seront les volailles à plumer, pour rétablir l'égalité, un grand principe de la république. Si devenir riche est le souhait de beaucoup, on peut, ne l'oublions pas, s'installer durablement dans la misère aussi bien que dans l'aisance. Ce raisonnement ne vaut que pour les individus normaux en âge de pouvoir disposer de leurs quatre membres et d'une tête raisonnablement bien faite.

Parfois, l'homme politique revêt une peau de loup pour établir sa domination sur un troupeau, s'il a la capacité de pouvoir regrouper sous sa férule, un nombre conséquent de moutons, en relation avec la profondeur du siège sur lequel il est assis. Comme le berger qui fait appel à son briard pour rameuter le moment venu ses brebis égarées dans la pâture, ce politicien s'entoure d'une cour de fidèles auxquels il distribue des petits rôles utilitaires, assortis de prébendes.

Son choix se portera, de préférence, sur des individus, sans personnalité marquante, peu enclins à discuter ses prises de position ou de s'émouvoir au vu de ses actes comme pourra l'être son emprise sur quelques femelles qu'il influencera par son attitude machiste définissant au mieux de nos jours la phallocratie.

Un candidat à une élection est un être composite fait de chair, de sang avec une ambition, un caractère et un passé. Il tentera de fournir une image référencée sur ses succès antérieurs, ses titres de gloire, camouflant l'intérêt général à faire l'impasse sur des actions ne méritant pas de louange dithyrambique ou sur des traits de caractère peu compatibles avec l'exercice d'un pouvoir au service des autres.

La difficulté de perception pour l'électeur est accrue, du fait de l'appartenance, en général du postulant à une chapelle édictant des idées fortes, dans un domaine où la raison et les sentiments ne font pas toujours bon ménage.

La démocratie génère de plus en plus d'abstentionnistes volontaires refusant de venir pour rien dans les bureaux de vote. Ce sont les craintifs sourcilleux de leur propre avenir irrécupérables pessimistes, lors de chaque élection, face au danger récurrent de ne pas faire le bon choix. Désabusés, souvent conduits à voter contre quelqu'un, plutôt que pour quelque chose, les défoulés ne s'en trouvent pas satisfaits pour autant.

Si l'on souhaite jouer un rôle politique avec un peu d'adresse et de pouvoir de conviction, la clientèle des déshérités et des exclus, selon la terminologie de l'heure, est une chance qu'il faut saisir pour faire utile et carrière dans la charité du monde politique et de celui du monde des affaires.

Sans doute y-a-t-il parmi les dirigeants des hommes sincères, efficaces et honnêtes, mais les jeux politiques peuvent les entraîner rapidement dans les compromissions, pour rester dans la droite ligne des décisions arrêtées par les états-majors de leurs partis. Il en résulte une désaffection du corps électoral réactif

composé d'individus libres, sinon indisciplinés. Il n'est vraiment pas facile aux hommes de bonne volonté de s'y retrouver, d'où l'utilité de se livrer à des observations intéressantes pour ne pas déclinier ses responsabilités. La première est de s'assumer, sans pour autant refuser l'aide à nos proches, la seconde de dénoncer les individus qui, après avoir sollicité leurs compatriotes aux fins de les représenter, ont des comportements inadmissibles et de ce fait répréhensibles.

Recettes de cuisine électorale

Périodiquement, dans toutes les communes de France revient le temps des élections précédées d'une période fiévreuse touchant plus ou moins les habitants. Elles sont de divers types, selon que, l'on doit élire le représentant d'une circonscription, un futur député appelé à occuper un siège à l'Assemblée Nationale ou bien un maire, appelé à gérer les affaires d'une commune.

Il existe une grande différence de statut entre deux hommes qui ont réussi à s'imposer devant des opposants malheureux. Le député a obtenu un siège, tandis que, le maire a gagné un fauteuil. Bien sûr, il y a d'autres occasions de mobiliser l'électorat pour désigner les conseillers généraux et les conseillers régionaux présentés dans les mêmes conditions que les précédents.

Le député est rarement un homme libre de ses actes, le plus souvent inféodé à un parti. Il doit, pour l'essentiel, se soumettre à ses instructions pour ne pas perdre sa carte d'affilié pour encourir l'exclusion. Ce document est un sésame, au sein du parti, comme preuve de sa soumission à ses oukases. Son

engagement l'oblige à être solidaire pour joindre sa voix au groupe des votants, selon les instructions données par un gouvernement. S'il est dans l'opposition, il est, à peu près tenu aux mêmes règles.

Cependant, il existe des trublions marginaux, faisant preuve de caractère et d'indépendance pour fausser le jeu de la fiction de la démocratie. Pour faire diversion dans le système, ces indépendants d'une espèce assez rare sont inscrits sous cette étiquette. Selon leurs humeurs comme dans leurs choix raisonnés, ils peuvent apporter leur concours ou le refuser. Quand la majorité est aléatoire, ils sont sollicités en raison de leur faculté d'arbitrage pour faire pencher la balance, soit d'un côté, soit de l'autre. Leurs votes sont négociés, sans que personne ne sache vraiment quels intérêts ils avaient en tête de défendre et quels avantages, ils ont pu en retirer, soit en faveur de leurs électeurs, soit pour eux-mêmes.

Les places sont généralement chères en pour s'y investir personnellement. Nombreux sont les candidats qui postulent à la recherche d'une rémunération conséquente, et outre la fonction, l'honneur de la distinction. Le député détient une carte de visite. Sans être un passe-partout, elle ouvre des portes, et bien naturellement, l'accès aux privilèges. S'il y a des représentants convenables, d'autres le sont moins, avec dans leur environnement des tentateurs et les tentations souvent irrésistibles.

Mais pourquoi donc ces candidats sont-ils prêts à s'engager pour vaincre les difficultés rencontrées dans les joutes électorales ?

Outre la rémunération et les avantages attachés à l'exercice d'un pouvoir, la recherche de gloire est souvent limitée à la gloriole qui en est le point le plus

bas. L'ambition de faire carrière par le choix d'une voie politique prometteuse dans le vivier où, comme à la pêche, il devient possible d'attraper les électeurs, est aussi essentielle. On peut admettre l'acte de volonté, en théorie du moins, de se rendre utile dans l'intérêt général. Mais pour cela, il est préférable d'avoir des connaissances et du talent pour à la fois comprendre les difficultés des enjeux, la technicité des problèmes à résoudre en termes de solutions pour en discuter, voire à imposer un point de vue éclairé lors d'une concertation excluant les compromis boiteux.

Des individus peuvent s'être préparés à cette action intelligente, si ce n'est en courant le grand risque d'être tenus par l'obligation d'adhérer à un système politique et au parti décisionnaire des grandes idées à promouvoir. S'ils ont fait ce choix, ils devront aliéner la plus grande part de leur indépendance et de leur liberté de jugement. Ils seront devenus les prisonniers du dogme de l'infailibilité.

Trois grands choix sont offerts aux électeurs dans la géographie de la représentativité nationale.

La gauche revendique, l'idée de progrès, mot magique, s'il en fut, prometteur des lendemains qui chantent. Pour cela, elle ne manque pas d'ajouter qu'elle est détentrice du monopole du cœur, de la générosité, que seule elle défend le grand principe de la justice sociale : une vieille idée découverte, par Georges Clemenceau. Le Tigre y avait gagné à sa promotion, ses lettres de noblesse lors de la première guerre mondiale. Peut-on toujours résister à un appel du large dessinant un avenir de promesses à chacun ? L'Etat est supposé riche de possibilités pour satisfaire, au moins dans l'esprit de la revendication,

les demandeurs impatients parmi lesquels, on recense beaucoup d'impécunieux.

C'est pourquoi l'Etat s'endette toujours plus pour faire reporter sur les générations futures le remboursement en capital, tandis qu'il s'acquittera de la charge des intérêts à payer, dans l'immédiat à ceux qui prêtent. La gauche est de nature dépensière, insouciant comme les prodiges. Elle se refuse à reconnaître le prix de l'argent. Elle combat le capitalisme, accumulateur de richesses pour le disperser, sinon à tous vents, avec grande démesure, sans se soucier de l'équilibre des recettes et des dépenses. Lorsqu'elle reste longtemps au pouvoir, elle hypothèque l'avenir du pays, sans manifester de regrets et sans honte, cédant la place pour un temps à qui s'emploiera à régler la note. Dans la recherche de son maintien au pouvoir, la Gauche sans cesse se reconstruit, face à de nouvelles exigences impossibles à satisfaire en revendications pour être rejetée un temps par qui lui refuse la confiance, soit en s'abstenant, soit en changeant d'orientation à l'appel non moins irrésistible, de nouvelles sirènes marginales.

La Droite, selon ses opposants, est accusée de conservatisme, sous-entendue, la négation de l'esprit de progrès. Sa doctrine du capitalisme est mal comprise, au motif d'être selon ses détracteurs un facteur d'injustice sociale. En réalité, la droite défend la liberté de pouvoir s'assumer pour l'essentiel, sans contrainte de s'en remettre à une autorité tutélaire. La droite libérale met un bémol à la tendance conservatrice de la droite, en référence au passé dans ce qu'il a de bon pour le maintien des valeurs sûres et dans le respect de la tradition, que la gauche a mis entre parenthèses pour leur substituer le laisser-aller.

Dans sa logique, la droite attache un certain prix à la qualité de sa gestion, en prêtant son attention à la bonne tenue de la monnaie et l'équilibre du budget confronté aux réalités des recettes et des dépenses.

Le Centre a parfois des préférences pour la droite ou la gauche fondées sur de simples calculs arithmétiques d'intérêts composites. Il regroupe les partis charnières qui sont, de chaque côté de la ligne médiane, pour rallier les uns ou les autres. De ce fait, ils peuvent être à même de jouer un rôle important et parfois décisif. La France aime être gouvernée au Centre disait Giscard prêchant pour sa paroisse.

En dehors de ces trois groupes principaux, il y a encore « les verts » fondant leur action sur les vertus de l'écologie, drapeau de ralliement, le retour à la nature, quand il était possible de voyager sur des goélettes et s'éclairer avec des lampes à huile, tout en débordant largement ce concept limité, par des incursions dans les idées de base de quelques esprits partisans.

Ces rapprochements, entre politiques et intellectuels, définissent à l'occasion des points de convergence tout en créant une grande confusion dans les esprits. Suivent encore les partis qui se situent aux extrêmes, et un peu en dehors des réalités tangibles, pour que leur soit réservés un avenir prometteur. Ceux-là recrutent les grands désappointés de la vie nationale de toutes origines et de toutes conditions.

Il y a enfin les grands déçus de la confiance en leur avenir et en celui des politiques, toutes tendances confondues, de la démocratie laxiste accusée de ne pas se soumettre à de stricts comportements. Ils forment, bien malgré eux, le grand parti des abstentionnistes, le parti des pêcheurs à la ligne.

La vie politique serait grandement simplifiée s'il y avait de parfaits démocrates, plus enclins à trouver leur récompense dans la recherche du bien commun que dans celle de leur intérêt personnel. Le sort des hommes politiques, on le voit, dépend de leurs électeurs et du groupement qu'ils représentent après avoir adhéré à ses vues. Il est difficile de pouvoir échapper à cette dernière contrainte, sans forte personnalité et quelques moyens financiers, pour se faire connaître et se lancer dans une autre aventure. Le risque encouru est de créer des chapelles, dont le nombre excessif est de perturber les grands clivages d'aujourd'hui, avec des majorités de rencontres, peu sûres au plan de leurs engagements.

Tous ces groupements se font connaître par des sigles de deux ou trois lettres, comme sont identifiés les virus de vache folle, de grippe aviaire ou porcine, à mémoriser le temps d'un vote. L'électeur se ralliera, à l'un deux, sans s'être beaucoup intéressé au contenu d'un programme. Il aura souvent fondé sa décision sur un ensemble de concepts personnels, sur ses ressentiments au moment du vote ou bien encore, il aura focalisé son attention sur l'image de la personnalité du candidat. Certains ne s'interrogent pas, lorsque leurs convictions sont ancrées dans la tradition familiale ou dans la défense de leurs intérêts corporatifs.

Cependant coexistent deux autres catégories d'électeurs. Les premiers, les moins nombreux étudient la situation pour se faire une conviction. Ils votent alors en pleine connaissance de cause. Les seconds représentent la frange volante de l'électorat qui navigue comme le font les papillons, s'arrêtant ici ou là, sans qu'il soit possible de déterminer leur

comportement. Ils représentent pour les instituts dans l'établissement de leurs prévisions, la marge d'erreur, pour établir leurs prédictions.

La représentativité nationale est de nos jours affectée par le nombre important de ceux que l'on dit au service de l'Etat et du Service Public au sein de l'administration. Ce sont les fonctionnaires rémunérés en fait par l'ensemble des contribuables par le biais de l'impôt représentant une grande part des prélèvements obligatoires excessifs. Sans nier leur utilité au plan national ou local, ils sont détenteurs du droit de grève abusif, avec le bénéfice de la sécurité de l'emploi.

Certains d'entre eux ne craignent pas de gêner les usagers plus que de raison, et en la circonstance, à entraver les moyens de production et de distribution avec leurs personnels fabriquant les produits qui les font vivre ce qui paraît assez contradictoire. Ils sont les grands défenseurs des droits acquis, selon eux, immuables, alors que les temps changent et que leurs conditions de travail sont devenues plus faciles. Ils aiment, assez nombreux, voter à gauche. Ils représentent pour les dirigeants de la gauche, le vivier idéal pour la plupart soucieux de conserver leurs postes et les nombreux avantages qui leur sont attachés.

Les candidats lors des élections ont tous en commun le désir de plaire, afin de capter la confiance des électeurs pour réunir sur leur nom le plus grand nombre de suffrages. Il y a, parmi eux, ceux plus chevronnés donc plus habiles, qui peaufinent leur présentation et leurs textes. Ils s'appliquent à se doter de l'accent pour qu'il ne puisse être mis en doute.

Il fut un temps du barbu se rangeant parmi les contestataires de quelque chose. Mal dans sa peau, il

se condamnait à porter la barbe, comme s'il avait voulu par ce biais s'isoler du monde extérieur, en raison de sa timidité ou de sa réserve naturelle. Il lisait « Le Monde » qui pensait pour lui et le « Canard enchaîné » en quête de toutes les turpides intellectuelles et politiques à diffuser, contribuant plus à saper le moral de ses lecteurs qu'à éclairer les amateurs de vies en rose. Le barbu craignait, en se rasant devant la glace, se découvrir tout à fait autre que lui-même. Ainsi ne pouvait-il s'en détacher sans casser le miroir.

En effet, de problèmes en problèmes, le barbu en vient à s'écrier si on l'ennuie : la barbe ; mais s'il s'ennuie tout seul, alors il n'hésite pas à dire : c'est la barbe. Dans les deux cas, une solution unique est proposée au barbu : se raser pour mieux apprendre à ne pas raser les autres. Comment faire, lorsque se raser est pour nous, pauvres hommes la contrainte journalière à laquelle on ne peut vraiment échapper si l'on ne se laisse pas pousser la barbe.

Parmi tous ces barbus, il y avait eu, en un temps, de nombreux socialistes qui, par crainte d'être pris pour des gens de l'Islam avaient décidé de se raser, sans avoir voulu faire pour autant un pas supplémentaire, pour rompre avec leurs discours dogmatiques éculés. Les barbus, représentatifs de cette époque, qu'il aurait fallu faire encadrer s'appuyaient sur des courants selon la forme, la qualité, la densité de leurs barbes. Dans une formulation ésotérique, cela se traduisait par des mesures de sensibilité d'appareils difficiles à appréhender. En fait, il s'agissait d'un jeu d'adultes réservé aux initiés de petites chapelles organisatrices de batailles au sein du parti.

Au terme de ces luttes internes, parfois fratricides pouvaient sortir des majorités de rechange conduite par des prestidigitateurs ministrables. Au plan des apparences, le chacun son tour permettait au parti de faire une toilette printanière pour séduire le demeuré au détour du chemin d'une élection, tout comme la lessive X qui lave toujours plus blanc, en changeant de formule publicitaire. Ils agissaient au nom de la rose et il en est mille variétés autant que d'esprits socialistes. Ces batailles n'ont pas été répertoriées dans le registre des dates à retenir pour donner des bases à la mémoire, comme Crécy et Waterloo, peu favorables à nos armes, ou comme Fontenoy, lorsque les chefs des armées en présence se faisaient des politesses et Austerlitz, devenue un lieu de ralliement pour partir en voyage.

Tous ces contestataires avaient un point commun. Ils expliquaient qu'ils avaient le cœur hypertrophié et que, de ce fait comprenne qui pourra, l'anomalie était d'avoir un cœur de dimensions normales. Dans le domaine des idées, à chacun les siennes, qu'elles soient au moins décentes pour ne pas contrarier l'entendement.

Le terrain électoral est le seul lieu affirmé disant que l'écrit est sans importance, lorsque la parole revêt, le plus d'intérêt. Le vent emporte les deux. Les électeurs ne lisent pas les tracts, qui sont des tissus de mensonges, disent-ils, ne les comparent pas pour y découvrir des onces de vérités. Ils préfèrent s'en tenir à leurs sentiments, plutôt qu'à des raisonnements. Dès le lendemain, ils ne se souviendront pas davantage des paroles de la musique entendue. Ils déchanteront, car ils ont changé de sentiment. Durant ce temps,

l'autre est en place pour un temps. La pièce a été jouée ou rejouée avec un nouveau public. Rideau.

Qu'ont pu faire durant ce temps les journalistes. Certains d'entre eux étaient présents pour gratter et vendre du papier. Ils ont présenté à leurs lecteurs, selon leur humeur du jour des vérités opposées, tronquées, contradictoires, sous l'emprise des lobbies de la pensée médiatique qui mettent parfois subtilement des traquenards pour y fourvoyer l'électeur.

S'ils appartiennent à une chapelle, ils sont rémunérés pour diffuser des idées tournant en dérision celles qui leur sont opposées. Ils appellent cela de l'information. Les rédacteurs se manifestent dans des journaux écrits ou télévisés avec leur propre théorie insistent bien sur leur mission d'informateurs. Il faut parfois leur reprocher d'outrepasser leur rôle, ne diffusant pas toujours les nouvelles qui ne sont pas dans le fil de la vérité inscrite dans la ligne de leur journal. Ils ménagent parfois la chèvre et le chou pour proposer des lectures insipides. La seule rubrique digne d'intérêt éditée dans certains journaux est celle des chiens écrasés sous la vindicte de la S.P.A. Elle ne comporte généralement pas de signature et n'engage pas ainsi son rédacteur, souvent un stagiaire qui fait ses premières armes.

Que peut-il se passer au plan local ?

Il y a une grande différence de statut entre celui de député et d'un maire, sauf si le même homme cumule les deux fonctions, ce qui n'est pas incompatible. Les posés par la participation à des votes sur des thèmes proposés par le gouvernement comme celui d'une loi ou celui du budget et ceux de la gestion d'une commune sont de nature différente.

Le député lorsqu'il siège, perdu dans l'hémicycle, dans une des travées doit être présent pour participer aux travaux, éventuellement, de commissions et prendre part aux votes. Il ne joue pas un rôle prépondérant, sauf s'il préside l'une d'elles, lorsqu'il est appelé à prendre la parole, soit à titre personnel, soit parce qu'il en a été chargé au nom du groupe qu'il représente. En certaines circonstances, liées à l'absentéisme, le décompte des voix lors d'un vote donne un grand prix à la sienne.

Un maire pour la ville

Toutes les communautés ont besoin d'un guide pour conduire leurs petites affaires. Montaigne, maire de Bordeaux fut exemplaire. Il avait pris le temps de se pencher sur les problèmes posés à ses contemporains, pour en tirer quelques leçon de sagesse pour leur en faire profiter.

Il y a beaucoup de maires en France, pépinières de cerveaux conviés à se pencher sur les problèmes posés aux administrés pour leur faciliter l'existence. Les émules de Montaigne qui œuvrent pour le bien commun y trouvent de justes récompenses. Il en est d'autres qui, outre ce souci, n'en oublient pas moins leurs petits intérêts, ce qui leur est généralement pardonné, s'ils y ont mis quelque forme. Enfin, il y a ceux qui n'ont songé qu'à se faire élire avec pour unique objet de s'installer dans la fonction à leurs fins personnelles.

Pour assumer sa charge, le maire dispose d'un fauteuil. Ainsi, le veut la tradition. Certains considèrent ce meuble, comme un piédestal, porté par leurs ambitions inversement proportionnelles, à leurs capacités. Ceux qui ont la grosse tête se sont depuis

longtemps cuirassés contre les critiques en vues de la conquête d'un nouveau pouvoir. Ils ont fait leur ce proverbe dynamique « La fin justifie les moyens. »

Que dire de la théorie, validée par les seuls travaux pratiques.

Un maire a été élu. Dès l'instant de son intronisation, on souhaiterait mieux le connaître, si l'on s'était trompé ? Cela ressemble à des épousailles dans le brouhaha des interrogations. Il eût été plus sage de s'en préoccuper auparavant. La chose n'est pas plus aisée que de chercher le chat chauve caché sous les chiches souches de sauge séchée. Le vin tiré, il faut le boire et tant pis, s'il a le goût d'une affreuse piquette.

L'élection est toujours une surprise pour l'homme de la rue, empressé qu'il était, de voir gagner son poulain ; de même, s'il a pu nourrir, en son for intérieur, l'espoir de le voir battu comme un vieux cheval de retour. Ce qui semble contradictoire au bon sens se heurte, souvent, aux sentiments. La crainte d'une espérance déçue se fait jour souvent au lendemain de la promulgation des résultats d'un vote. Il en est ainsi de bien des événements. Bien peu de gens possèdent la capacité de maîtriser l'avenir, dont il est dit encore qu'il n'appartient à personne.

Le maire a été élu, non par la population, mais par le conseil municipal composé de ses suiveurs, en quête de miettes de pouvoirs. Il semble donc normal que les conseillers, nouvellement promus dans ces conditions, lui accordent leur confiance pour les représenter au conseil qu'il présidera. Cet aréopage, fait rarement usage de son droit complémentaire de juridiction pour sanctionner le maire par un vote, lorsqu'il outrepassé ses fonctions dans des voies répréhensibles, pouvant mettre fin à son mandat.

Investi d'un pouvoir qu'il croit sans limites, il est enclin à en abuser, sans courir les risques d'une sanction.

A Croquemerville-sur-gazon, le renouvellement du conseil municipal mettait périodiquement en vedettes les sieurs Jessac et Tartempion. Ils étaient, l'un comme l'autre, bien connus de la population avec une spécificité propre à leur milieu naturel. L'un se prétendant, fils de la ville, le second celui de la campagne, comme les deux rats de La Fontaine, si l'on ose une comparaison.

Comme il s'agissait d'une bourgade, sans grandes activités notables, les votes basculaient, selon les humeurs du temps, dans la voie citadine plutôt orientée à droite, ou bien, lorsque la propension des électeurs était de défendre la cause de la ruralité, en votant à gauche. Le drapeau des subventions était agité pour nourrir de retombées financières les élus d'un gâteau à partager. Pour les promettre et tenter de les obtenir, le cultivateur semblait parfois être mieux placé que le maçon, ou l'inverse, selon leur nature et la qualité de leurs relations avec les couleurs du pouvoir en place du moment. Tandis que le premier serrait les mains, le second distillait les allusions perfides. Chacun d'eux, proclamant haut et fort, qu'il était le meilleur.

Avant de se lancer dans l'arène politique Jessac avait exercé une profession, avant de cesser ses activités, pour des motifs obscurs. Ce délai de carence lui avait donné un peu de temps pour affiner ses idées, solliciter des concours, et recevoir l'aval d'un parti politique assez représentatif pour multiplier ses chances, compte tenu de la couleur dominante de l'électorat local.

Il avait fait carrière dans le gros œuvre, encore que bien peu de gens l'avaient vu tenir la truelle. Il avait succédé à son père qui l'avait mis au pied du mur pour l'imprégner de l'esprit du fameux adage économique : quand va le bâtiment va, tout va.

Lorsque survint une crise dans le béton, il avait bien dans le passé construit quelques maisons, mais il ne se sentait pas de taille à l'affronter, la truelle à la main en usant du fil à plomb parce que tout au début de sa carrière, il s'était baptisé entrepreneur. Il ne voulait pas déchoir en changeant de statut : à chacun sa fierté.

Jessac était devenu époux d'une femme intelligente qui lui avait instillé, dans la cervelle, un peu de son savoir, avec l'autorité de sa nature profonde d'asseoir sur lui, sa supériorité. Elle ne s'en cachait nullement et lui s'en vantait à l'occasion pour le remplir de sa fierté qu'elle porte la culotte. Ainsi se posait une question subsidiaire. Pourquoi aurait-elle épousé un homme, grand, fort et bête comme il était dit le concernant dans une formule peu amène, sans doute à mi-chemin de la vérité ? Dans leur couple, devenus complémentaires, ils cheminaient ainsi dans la vie béatement heureux du moins on le suppose, dans leurs relations matrimoniales.

Dans sa jeunesse, Jessac s'était adonné un peu au rugby, sport local apprécié en ces lieux de pêche à la truite. Avec lui, dans le jeu, rien n'était clair, non seulement dans les mêlées, et pas davantage, dans la tenue de son langage étrange fait de borborygmes des grandes discussions qu'il souhaitait animer. Sa luette disparaissait dans sa glotte pour diffuser des bruits bizarres dont on disait qu'ils faisaient la somme de

ses pensées. Que pouvait-il avoir voulu bien dire ? Jessac l'embrouille, bafouillait.

Il avait pu, cependant, malgré le handicap d'avoir été doté d'une cervelle brumeuse, selon la règle qui se ressemble s'assemble, se présenter lors d'élections locales pour s'initier à ce qui pourrait être un début de carrière politique. Il était ainsi devenu, conseiller municipal, titre sans grande signification, permettant, toutefois à celui qui en bénéficie, de donner un avis sur tous les sujets, sans avoir la moindre connaissance du thème abordé. Au cours des séances du conseil, il avait pu noter, partageant son ignorance avec ses collègues, que leurs avis n'avaient pas beaucoup de résonances dans l'esprit du maire d'alors, s'en tenant à ses idées et n'en voulait pas démordre. Au cours de cette expérience, il avait retenu un minimum, à savoir que le maire dans son fauteuil était tout puissant, s'il pouvait s'appuyer sur quelques amis pour s'entendre dire, chaque fois qu'il ouvrait la bouche « amen » à la fin de ses litanies.

Au cours de cette période transitoire pour passer du monde des affaires à celui de l'affairisme, la famille s'était penchée, tenant conseil, sur le sujet pour établir un plan d'action. Finie serait la maçonnerie en direct, mais elle pourrait se poursuivre, au sein du clan, avec un parent maçon, qui bénéficierait d'une promotion, en devenant à son tour entrepreneur.

Le monde des affaires a un avenir, pour autant, que s'il trouve en son sein des partenaires. La clientèle privée se faisant rare, il était difficile de le reprocher à la concurrence de confrères, pouvant être préféré pour toutes sortes de bonnes raisons, la première étant que ce qu'ils étaient en mesure de proposer à leur clientèle ne devait pas coûter trop cher, donc ne

pouvait de ce fait dégager de gros bénéfices. Il semblait intéressant d'en découvrir une nouvelle, par le biais de la mairie, que l'on pourrait transformer en une vaste entreprise de maçonnerie. Il suffirait d'habiller les projets, en y accolant quelque part, le mot social pour faire digérer la chose sans trop poser problème.

Ce projet résumé pouvait se réaliser, en prenant quelques précautions. L'impétrant, au cours de cette période préparatoire, dûment chapitré par sa femme, parfois sermonné, s'obligerait à être vu du plus grand nombre, curieusement sans voir personne, son point faible. Il avait pris alors la carte d'un parti, assez bien représenté sur la place, en infligeant sa présence, lors de réunions tenues au cours desquelles on refait une partie du monde.

Il s'ingéniait en ces occasions à paraître sympathique, souriant béatement ce qui était venant de sa part une de ses démarches intelligentes. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, lui répétait sa femme à satiété, sauf quelques bêtes en vivent, comme la drosophile, comme une réflexion, pour bien faire la part des choses. Puis, le tour de la question avait été complété en compulsant les statistiques relatives à des événements passés, pour supputer les chances que l'on pouvait courir, décemment, pour réussir. Pour tout simplifier, il convenait de mobiliser quelques bonnes volontés, soit en raison de la profession exercée pour les solliciter, soit en raison de leur réputation au sein de la population pour faire un peu de propagande, avant de figurer sur la liste avec le candidat principal.

Cette année, la chance était au rendez-vous. La ville avait gagné un maire, accompagné de sa femme, qui se